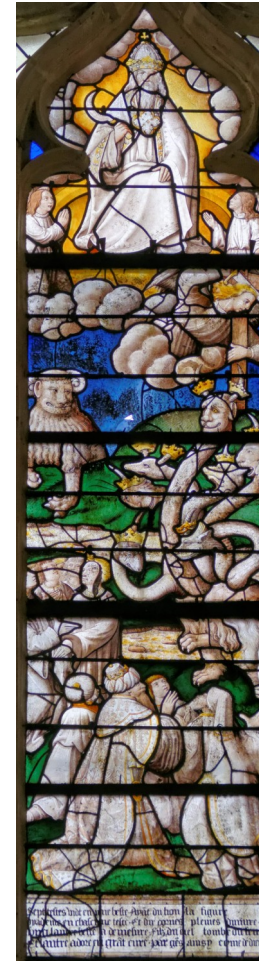


Une tentatrice ailée à l'église Saint-Georges de Chavanges

Lorsque le visiteur pénètre dans l'église Saint-Georges de Chavanges, son regard a toutes les chances d'être attiré par la baie 13 « Verrière de l'Apocalypse » réalisée vers 1530-1540 impressionnante par ses dimensions, sa technique qui associe grisaille, jaune d'argent, sanguine à la pleine couleur et qui se révèle particulièrement fidèle à la gravure d'Albrecht Dürer publiée en 1498.



La baie 9 « Verrière de la vision d'Auguste » a aussi retenu notre attention.



Elle représente l'épisode où l'empereur Auguste demande à la sibylle Tiburtine si un être le dépassera un jour et où la sibylle lui désigne le ciel où se trouve l'Enfant Jésus.

Presque en face de l'Apocalypse (dernier écrit de la Bible), moins visible parce que caché par un autel, se trouve le premier épisode de la Bible, la Genèse.

Cette baie 8, datée du premier quart du XVI^{ème} siècle comprend 2 lancettes (4 registres) et un tympan.



Le vitrail se lit de bas en haut :
« La création d'Adam et d'Ève » est entièrement cachée par l'autel (!)

« La Tentation » et « la Réprimande Divine »

« Adam et Ève
chassés du paradis »
et
« la Malédiction du serpent »



L'apparition de la Vierge sur un nuage
ouvrant la porte du Paradis à
un pape, un évêque, un moine et à un empereur.

Au tympan
une « Annonciation »



Cette interprétation de la Genèse semble bien banale au premier regard mais elle soulève aussi des questions.

Dans l'imagerie triviale, c'est saint Pierre qui assure la fonction d'ouvrir (ou non) les portes du Paradis céleste. Ici c'est la Vierge qui détient ce pouvoir même si l'on peut penser qu'elle a emprunté les clefs à saint Pierre.

Plus bas, l'Expulsion du Paradis est habituelle mais la Malédiction du serpent est rarement représentée.

L'Église de Ceffonds, dans la Haute-Marne mais distante de 20 kilomètres de Chavanges, n'a pas connu de restauration de ses vitraux mais la baie qui comporte la scène de la Tentation y est tout particulièrement intéressante dans la mesure où elle complète les lacunes du vitrail de Chavanges.



Dieu le Père et la Création des astres



La Création d'Adam et d'Ève



L'Admonition divine et la Tentation



La Réprimande divine et la Malédiction du serpent



La Rédemption par la Vierge qui écrase la bête

et

Adam et Ève chassés du Paradis terrestre



L'entrée des chrétiens au Paradis céleste

dont

la Vierge détient les clefs



La « bête » (dragon?) terrassée par la Vierge

L'inscription qui fait référence à la porte (du Paradis) fermée



Détail de la Malédiction du serpent

Quelques remarques peuvent être faites en examinant le vitrail de Ceffonds et celui de Chavanges:

- Les thèmes et leur succession tout comme les éléments graphiques permettent d'affirmer que les cartonniers ont utilisés les mêmes sources et que, probablement, l'auteur des 2 baies est unique
- L'iconographie est soignée et l'auteur distingue, de façon nette, le serpent (dans la Malédiction) de la femme ailée à corps de serpent (dans la Tentation).
- La forme d'un animal ailé apparaît dans la Rédemption et il (ou elle) est terrassé par une femme pure, la Vierge
- Alors que les vitraux de Chartres, Sens et Bourges établissent un lien entre la Faute et la Rédemption par le sacrifice du Christ, ici la référence au Christ est mince: Saint-Pierre dans les 2 vitraux et la l'Annonciation à Chavanges
- La place donnée à la Vierge est donc très importante en tant que nouvelle Ève: elle ouvre la porte du Paradis céleste après la fermeture de la porte du Paradis terrestre du fait de la Faute
- En tous cas, c'est un vitrail de femmes et ceci donne d'autant plus d'importance à l'identification de cette femme -serpent ailée

Pour essayer d'avancer, mon intérêt s'est porté sur un autre vitrail de Chavanges décrit plus haut, la « Vision d'Auguste » d'autant plus qu'aussi bien à Auch qu'à la Chapelle Sixtine, la scène de la Tentation est entourée de sibylles.

Le thème des sibylles est d'origine païenne: à partir de 350 avant JC, des personnages féminins apparaissent; elles prophétisent de façon hallucinée et énigmatique des événements à venir, en général des calamités. Les Oracles sibyllins font partie des textes apocryphes. Selon Émile Mâle, la référence aux Sibylles a traversé tout le Moyen Âge et on les trouvera, notamment, sur le pavement de la cathédrale de Sienne, en sculpture sur la chaire de Pise (Giovanni Pisano) ou sur une des « Portes du Paradis » du baptistère de Florence par Ghiberti.

Les vitraux du début du XVI^{ème} siècle en comportent de multiples représentations (Collégiale Saint-Ouen de Rouen, église Saint-Alpin de Châlons-en-Champagne, Sens, Dosnon, Troyes (Pavillon Audiffred) et surtout à Ervy-le-Châtel) et le succès proviendrait (selon Émile Mâle) d'un texte du père dominicain italien, Filippo Barbieri qui diffusa le lien entre les prophéties des Sibylles et le Nouveau Testament.

J'en conclurai que le début du XVI^{ème} siècle ne se privait pas de se servir de thèmes païens pour illustrer ses vitraux même si l'on peut constater que ce thème est tombé en désuétude: le texte du « Dies irae » y, cependant, fait référence (« Dies irae, dies illa, solvet saeculum in favilla, teste David cum Sibylla »).

La Terre-Mère, le Serpent et la Luxure

Mais l'intégration de représentations païennes dans l'iconographie chrétienne n'a pas commence au XVI^{ème}. Gaïa en Grèce, puis Tellus et Terra Mater chez les Romains, en tant qu'élément nourricier est abondamment représentée en train de porter des enfants sur les genoux ou sur les bras et entourée d'animaux domestiques, à l'occasion un serpent.

La chrétienté a repris ce thème: « A la fécondité tellurique, succédaient l'abondance et la félicité de la Nouvelle Terre restaurée par le Christ et, à la fécondité charnelle, se substituait une maternité spirituelle (Jacqueline Leclercq-Kadaner).. » C'est ainsi que la Terre apparaît à côté de l'océan sous une crucifixion dans l'art carolingien.



Fig. 2. - PARIS, Bibliothèque Nationale (Ms. lat. 9383).
Couverture en ivoire.

(D'après A. Goldschmidt, *op. cit.*, n. 23, fig. 83)

Mais, progressivement, les enfants ont été remplacés par des animaux



Fig. 4. — ROME, Biblioteca Casanatense (724 B.I. 13). Rouleau d'Ésaiet.
(D'après M. Arret, *op. cit.*, n° 49, pl. CXXII, cliché C.E.S.C.M., N.L., 791)

Et, puis, parce que dans la Genèse le serpent est destiné à mordre la poussière de la Terre, se produit un glissement sémantique qui conduit le serpent à mordre la Terre au niveau des seins. On glisse ainsi à en faire une représentation de la sanction de la luxure mais aussi la punition de toutes les femmes dont les seins servent à autre chose que la nutrition.

Il peut donc s'agir des femmes luxurieuses mais aussi des mères indignes, des filles-mères ou des femmes adultères.



La luxure et le diable à
Moissac



La luxure de l'église
d'Oô



La luxure de l'abbaye
de Lavaudieu
(Les serpents mordent les seins
de la femme)



La luxure et le désespoir à Vézelay

Notamment, dans la luxure de l'église d'Oô (statue présente aux musée des Augustins de Toulouse), on peut se demander si le serpent entre dans le sexe féminin ou s'il en sort.



Fig. 9. - MONTMORILLON (Vienne).
Maison-Dieu : octogone.
Façade. La luxure.

(Cliché B. Biraben, sér. 86, n° 188)

Et que penser de cette femme pénétrée de partout par des serpents ?

Nous arrivons ensuite à la question de la présence dans nombre de représentations de la Tentation d'un serpent à tête de femme. L'hypothèse, à la mode, serait d'y voir « Lilith », la première femme d'Adam. Ce personnage peut apparaître à partir d'une ambiguïté dans le texte biblique de la Genèse

La création d'Ève dans la Bible

Une première occurrence se trouve dans Génèse 1-26 « Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre !". Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa; mâle et femelle il les créa. »

Cette version est mise en avant dans la tradition rabbinique pour avancer que Dieu a créé un humain hermaphrodite. C'est la lecture de Rachi et cela évoque le récit du Banquet de Platon.

Le Coran, dans la sourate 20, rend aussi cette lecture possible.

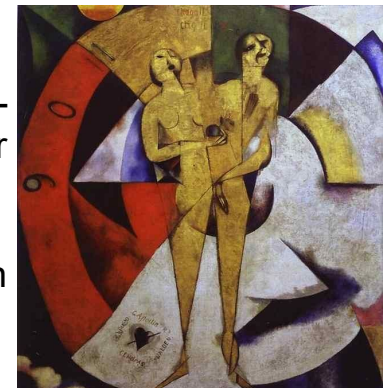
Un médecin ferait la remarque que cet hermaphrodisme est aussi une réalité embryologique: A partir, d'un stade indifférencié mais porteur des précurseurs des 2 sexes, l'embryon humain évolue vers l'un ou l'autre sexe mais conserve, à l'état de vestiges, les précurseurs qui aboutiraient au sexe dont il ne fait partie.

On peut aussi rappeler que Freud décrivait un hermaphrodisme constitutif de la psyché humaine.

Les figurations de cet hermaphrodisme sont rares:

L'Islam déconseille la représentation et, dans la religion juive, la deuxième parole du Décalogue proscrit la réalisation de figures humaines en relief ce qui a abouti, ensuite, à empêcher la représentation d'êtres animés de souffle de façon générale.

Ce n'est qu'au vingtième siècle (à ma connaissance) que Marc Chagall fait apparaître un être hermaphrodite dans son hommage à Apollinaire en 1911.



La deuxième occurrence est dans Genèse 2–21 « Le Seigneur Dieu fit tomber dans une torpeur l'homme qui s'endormit ; il prit une de ses côtes et referma les chairs à sa place.

Le Seigneur Dieu transforma la côte qu'il avait prise à l'homme en une femme qu'il lui amena.

L'homme s'écria : "Voici cette fois l'os de mes os et la chair de ma chair, celle-ci, on l'appellera femme car c'est de l'homme qu'elle a été prise." Aussi l'homme laisse-t-il son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils deviennent une seule chair.»

Il s'agit de la lecture habituelle dans la religion chrétienne. Beaucoup d'églises auboises comportent un vitrail avec la création d'Ève: ci-dessous celle de La Madeleine à Troyes

Je ferai 3 remarques:

- N'y a-t-il pas un être hermaphrodite à ce moment de la création?
- Les traductions chrétienne et juive ne sont pas concordantes puisque l'une parle de côte et l'autre de côté
- Enfin, il est possible de dire tout simplement avec Lacan que la femme est ce qui manque à l'homme



Il existe une **troisième version** qui articule les 2 occurrences précédentes pour affirmer qu'Adam a connu une première femme qui aurait été escamotée du texte biblique avant la création de la deuxième femme, Ève.

Elle apparaît dans l'Alphabet de Ben Sira.

Ce texte juif, situé au 1er siècle de l'ère commune, est un texte médiéval rédigé entre le VIIème et le Xème siècle de l'ère commune.

Il énonce que Dieu a créé, selon Genèse 1-26, un homme, Adam, et une femme, non nommée mais en fait Lilith. Comme ils se considéraient comme l'égal l'un de l'autre parce qu'issus de la même terre, ils se chamaillaient tout le temps et notamment lors du rapport sexuel où chacun voulait être au-dessus, loin de la terre.

Lilith a fini par se révolter et a fui. Adam s'est plaint, selon ce qui deviendra une habitude, à Dieu de la femme que Celui-ci lui avait donnée.

Lilith s'est envolée et, ultime sacrilège, a dit le nom de Dieu. Dieu a dépêché 3 anges pour la faire revenir, sans résultat.

Elle a été condamnée à enfanter de façon répétée et à voir mourir tous ses enfants.

On l'accuse d'être à l'origine des morts subites du nourrisson: les amulettes avec le nom des 3 anges sont censées protéger de ce malheur.

Un enfant qui sourit (aux anges) dans son sommeil serait l'objet d'une visite de Lilith.

Lilith est aussi une grande séductrice des hommes solitaires et elle s'emparerait de tout sperme tombé sur le sol pour se féconder.

On la dit mariée à Satan.

Lilith n'apparaît qu'une fois dans la Bible juive, dans le livre d'Isaïe: dans la prophétie sur la fin du royaume d'Édom, celui-ci est décrit comme une terre désolée, habitée par les animaux et Lilith.

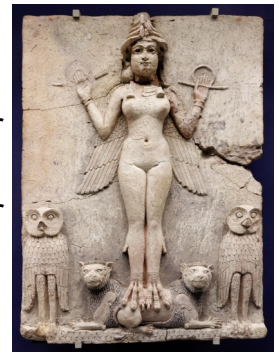
Dans la Vulgate, Lilith est traduite par le nom de Lamia qui est un démon de la mythologie grecque. Les lamias seront craintes tout au long du Moyen-âge.

En fait, Lilith trouve son origine dans une déesse babylonienne, Lilitu représentée avec des ailes sur la plaque Burney au British Museum.

Lilith a connu un regain d'intérêt au XIXème siècle: le peintre pré-raphaélite Dante Gabriel Rossetti.



on voit ici Lady Lilith peinte par



L'hypothèse de Lilith comme le prototype de la tentatrice ailée du XVIème siècle ne peut pas être totalement exclue mais il faut remarquer d'une part que l'Alphabet de Ben Sira ne mentionne pas Lilith comme étant la Tentatrice et d'autre part on peut se demander comment une scène juive (controversée même dans les milieux rabbiniques) aurait pu parvenir jusque dans une église en Champagne.

L'évolution de la représentation de la Tentation dans l'art des origines du christianisme à ce jour

Le document joint en annexe montre qu'il existe 4 temps dans cette représentation:

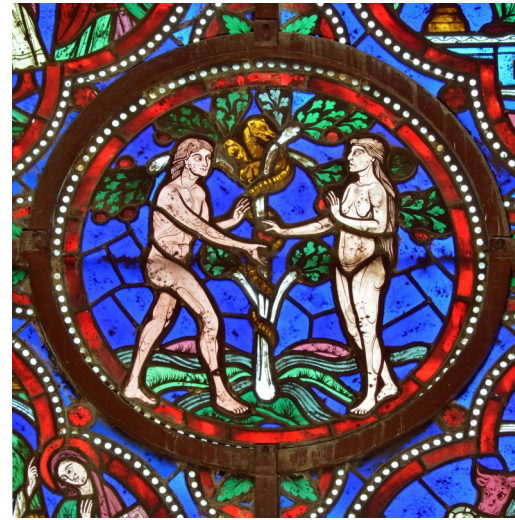
- une période qui va du début du christianisme jusqu'au XII^{ème} siècle environ où le Tentateur est représenté par un serpent
- Une deuxième période qui s'étend de ce XII^{ème} siècle jusqu'au premier quart ou le milieu du XVI^{ème} siècle où le Tentateur est représenté par un serpent à tête humaine, spécialement féminine
- Ensuite les représentations de la scène de la Tentation deviennent rares et on y voit soit un serpent, soit encore un serpent à tête de femme, surtout (me semble-t-il) dans des œuvres d'artistes hollandais
- A partir du XIX^{ème} siècle, les formules deviennent très variées avec notamment la célèbre scène du portail nord de la façade occidentale de notre Notre-Dame de Paris mais aussi des représentations du Tentateur avec un serpent à tête d'enfant, notamment en Russie.

Dans la masse impressionnante d'œuvres d'art disponibles sur des supports multiples (peintures, ivoire, bronze, bois, enluminures), je retiendrai les documents suivants qui sont particulièrement représentatifs:

- dans les Catacombes de Saint-Pierre et de Saint-Marcellin, les fresques datées de 250 de l'ère commune montrent un serpent. C'est encore le cas sur les mosaïques de la Chapelle palatine de Palerme (1100)



- Vers 1125, on trouve un drôle de volatile qui crache un serpent qui donne une pomme, sur le psautier de Saint-Alban de l'église Saint-Godohard d'Hildesheim



- C'est encore le cas sur le vitrail (ci-dessus) de la baie 106 de la cathédrale Saint-Julien du Mans vers 1250 où le « serpent » a des pattes griffues

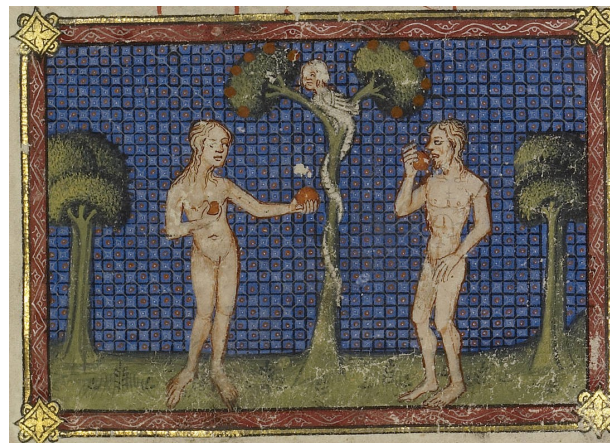
- Enfin, sur le portail de la cathédrale d'Amiens un serpent avec une tête de femme



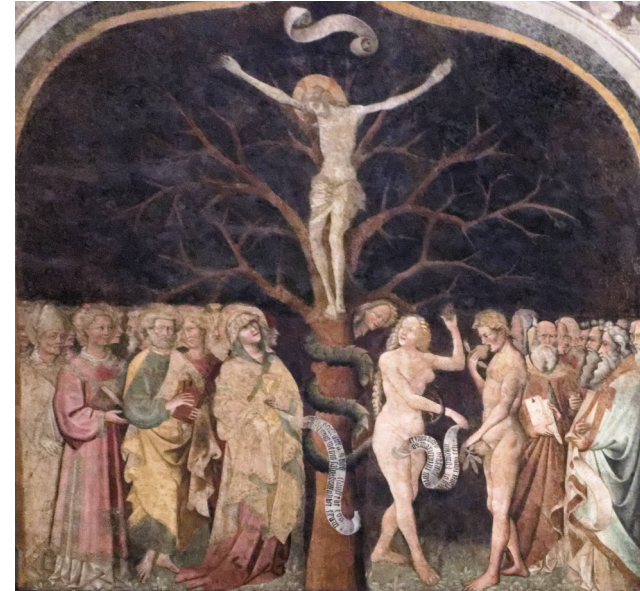
- Ces représentations féminines vont se diversifier et s'enrichir. On voit ici une femme coiffée d'un élégant touret dans une bible de la Morgan Library and Museum à New-York de 1250



- Puis le thème va se généraliser et on le trouve dans la Bible Historiale de Jean de Mandeville en 1365



- L'assimilation entre le serpent et Ève est éclatante, en 1395, sur le tableau (ci-dessous) du Louvre réalisé par Giuliano di Simone Da Luca (Vierge allaitant et trônant avec Élisabeth de Hongrie, Marie-Madeleine, Saint-Pierre et Ève): Ève partage avec le serpent la duplicité de la mue. A Bologne, chez Giovanni da Modena, le serpent-femme s'enroule autour de la croix du Christ



- En 1450, on trouve dans un manuscrit (dont je n'ai, hélas, pas retrouvé l'origine) un animal à 2 pattes, queue de serpent mais torse et visage de femme. Le tableau, de 1470, d'Hugo van der Goes du Musée de Vienne s'en rapproche beaucoup.



- Le document ci-joint (Iconographie) montre la généralisation de la représentation du serpent à tête de femme chez Jérôme Bosch, Lucas Cranach (avec cependant 2 versions différentes), Raphaël (Sanzio) , Masolino, Ucello (qui y mentionne le nom de Lamia), Giovanni della Robbia ou le Titien même s'il persiste des versions du serpent « animal »

- Je ferai une mention spéciale: le plafond de la Chapelle Sixtine peint par Michel-Ange en 1508 et le portail nord de la façade occidentale de la cathédrale Notre-Dame de Paris aux XIXème siècle: ces 2 œuvres se distinguent, à mon avis, de toutes les autres.



L'apparition du serpent à tête de femme

En fait, la majorité des auteurs situent cette apparition autour de 1200 en Île-de-France. Cette période correspond à la très large diffusion d'un texte, l'*Historia scholastica*, destinée aux prédicateurs ambulants et rédigée par Pierre le Mangeur (Petrus Comestor) né probablement vers 1110 à Troyes.

« Pierre le Mangeur, connu également sous le nom de Pierre Comestor, est souvent appelé par ses contemporains Pierre de Troyes. Il est né probablement dans cette ville et y a été doyen du chapitre cathédral. Mais, s'il reste fidèle à cette cité, c'est en tant que maître à Paris qu'il jouit d'une réputation considérable: successeur de son maître Pierre Lombard, il a parmi ses élèves des auteurs aussi prestigieux que Pierre de Poitiers ou Étienne Langton. À la fin de sa vie (il meurt en 1178), il se retire à Saint-Victor de Paris. Son œuvre la plus célèbre est l'*Historia scholastica*, sorte de manuel d'études bibliques, fondé sur une réécriture des parties narratives de la Bible (jusqu'aux évangiles) et intégrant de nombreux éléments d'exégèse. Commentée pendant une ou deux générations (fin du XII^e siècle, début du XIII^e), elle fait l'objet d'une adaptation extrêmement bien diffusée en latin, l'*Aurora* de Pierre Riga, puis de traductions-adaptations en diverses langues vernaculaires, notamment la *Bible historique* de Guyart des Moulins (à la fin du XIII^e siècle), qui constituera la traduction française la plus répandue de la Bible jusqu'au XVI^e siècle. Pierre le Mangeur est aussi l'auteur d'un corpus de 189 sermons, qui laissent percevoir une évolution vers le sermon «moderne» plus tardif, et de commentaires des évangiles très passionnants, en ce qu'ils nous font véritablement entrer dans la classe du maître. Son œuvre théologique, encore mal connue, comprend un nombre important de *quaestiones*, un traité sur les sacrements et, peut-être, un commentaire des *Sentences* de Pierre Lombard, dont seuls des fragments nous sont parvenus. Le présent volume examine ces différents aspects de l'œuvre de Pierre le Mangeur et situe cet auteur dans l'histoire culturelle de son temps: très marqué par les conceptions herméneutiques de Hugues de Saint-Victor (et lié à cette école majeure du XII^e siècle), il est aussi l'un des représentants principaux de ce que l'on a pu appeler l'«école biblique-morale» parisienne du dernier tiers du XII^e siècle. Le retentissement de son œuvre fait l'objet de plusieurs études et rappelle que l'*Historia scholastica* a été imprimée dès le dernier quart du XV^e siècle. »

(Gilbert Dahan in « Pierre le Mangeur ou Pierre de Troyes, maître du XII^e siècle Etudes réunies »)

Pierre le Mangeur a vécu à Troyes après Rachi (1040-1105) qui est un personnage essentiel dans le judaïsme en tant que rabbin, exégète et talmudiste.

Puisqu'une de nos questions a trait aux apports du judaïsme à la lecture de la Bible par les chrétiens, il convient de rappeler que les échanges entre juifs et chrétiens ont existé tout au long du Moyen-âge malgré les vicissitudes.

Cependant, selon Ari Geiger, rien ne montre que Pierre le Mangeur ait eu un contact direct avec les successeurs de Rachi à Ramerupt et ses sources seraient Saint Jérôme dans la Vulgate, Flavius Josèphe et Hugues de Saint-Victor (*hebraica veritas*).

Il convient de venir au texte (merci à Marie-José Richard pour sa traduction).

Pour la création de l'homme, Pierre le Mangeur écrit « *Masculum vero et feminam creavit eos. Hoc quantum ad corpus, tamen dicitur creasse propter animam . Eos autem dicit pluraliter, ne androgeos, id est hermaphroditos factos putaremus. »* donc « En vérité Il les créa homme et femme. Et cela en ce qui concerne leur corps ; cependant il est dit qu'ils ont été créés selon l'esprit. Pourtant Dieu dit qu'ils sont pluriels pour que nous ne pensions pas qu'ils ont été conçus androgynes ou hermaphrodites. ».

Il est difficile d'être plus clair: Pierre le Mangeur répond en creux à Rachi et à la thèse de la création d'un être hermaphrodite et, a fortiori, il n'évoque même pas une éventuelle Lilith.

Pour la Tentation , Pierre le Mangeur écrit « *Et hoc per serpentem, quia tunc serpens erectus est ut homo, quia in maledictione prostratus est, et adhuc, ut tradunt, phareas erectus incedit. Elegit etiam quoddam genus serpentis, ut ait Beda, virgineum vultum habens, quia similia similibus applaudunt, et movit ad loquendum linguam ejus, tamen nescientis, sicut, et per fanaticos, et energumenos loquitur, nescientes, et ait: Cur praecepit vobis Deus ut non comederetis de omni ligno paradisi, id est, ut comederetis de ligno, sed non de omni »*

Ce qui peut être traduit par « Et cela se produisit à l'initiative du serpent, parce qu'alors le serpent se redressa comme l'homme, lui qui fut prostré dans la médisance et depuis lors dit-on [phareas] le serpent avance dressé. Par ailleurs il choisit une espèce de serpent, comme dit Bède, ayant l'apparence de la jeune fille parce qu'on est plus volontiers d'accord avec ce qui nous ressemble ; et il se mit à parler son langage à son insu comme il parle à travers les fanatiques et les possédés et ce, malgré eux, et il dit : "Pourquoi Dieu vous recommande-t-il de ne pas manger de tous les arbres du paradis à savoir que vous pouvez manger des arbres mais pas de tous." »

Notons que Pierre le Mangeur ne suit pas la tradition rabbinique qui attribue des pattes au serpent avant la Faute.

Par ailleurs, Bède dont il est question, est Bède le Vénérable, un moine et lettré anglo-saxon né vers 672/673 en Northumbrie et mort en 735. L'œuvre de Bède est considérable sur le plan historique, scientifique et théologique et il a traduit l'Évangile selon Saint Jean en Anglo-Saxon. Mais, il semble qu'aucun de ses textes ne mentionne l'existence d'un serpent à tête de jeune fille.

S'agit-il d'une erreur de la traduction que les uns et les autres ont réalisée ou une erreur dans la ponctuation?

La question serait plutôt de savoir pourquoi Pierre le Mangeur a cru l'existence de cet animal possible?

Kelly a recherché dans les différents bestiaires d'où pourrait provenir cet animal à une époque où l'on ignore la zoologie.

Kelly évoque ainsi différents animaux: la vipère du Physiologus, le sphinx, la sirène ou le scorpion.

Il est possible que l'on trouve aussi dans la « Caverne des Trésors » un serpent qui ressemble à Ève.

Avec Kelly, l'on peut s'interroger sur ce qui apparaît aujourd'hui comme de la misogynie.

Pierre le Mangeur peut, tout à fait, avoir cru qu'il existait un serpent à tête de femme. L'enluminure du Psautier de Saint Alban représente d'ailleurs un drôle de volatile mi-serpent mi-oiseau qui crache le serpent qui offre la pomme (voir ci-dessus)

Dans d'autres versions de la Tentation, Satan tendrait un miroir à Ève pour abuser de sa crédulité féminine...

Pierre le Mangeur n'avait probablement pas une bonne idée des femmes: il entre ainsi dans la tradition du monachisme.

Les animaux dont il aurait pu s'inspirer (sphinx, sirène ou autres) entre dans la catégorie des animaux dangereux pour l'homme avec des attributs de femme fatale.

Mais il ne fait pas d'Ève la responsable de la Faute où l'élément moteur reste Satan: elle est critiquée pour sa faiblesse d'esprit, sa crédulité et sa suggestibilité (ce qui n'est pas peu de choses pour autant).

Notons aussi que Dieu, dans sa Providence, refuse à Satan la possibilité de prendre une forme humaine, encore plus trompeuse, pour s'adresser à Ève et lui impose de trouver un stratagème pour s'adresser à elle. Le diable est trompeur et c'est à cela qu'on le reconnaît. Le Marteau des Sorcières est tout empreint de ce point de vue.

La Condamnation selon Pierre le Mangeur est également poétique et édifiante.

« De maledictionibus serpentis, viri et mulieris

Tunc fecerunt sibi perizomata (Gen. III), id est succinctoria, quasi bracas breves, ut campestria . Nec sine causa de foliis ficuum, quia de succo eorum si teratur, caro hominis inuncta statim ibi sentit voluptatis pruriginem, ut quasi per hoc ostensum sit quia pruriginem voluptatis jam in carne senserant: quae prurigo designat pruriginem voluptatis quam ipsi habuerunt. Hinc quidam dicunt ficum fuisse arborem prohibitam. Et audierunt vocem Domini deambulantis, ut ex ipso suo motu jam videretur eos arguere, quia non steterant in praecepto. Loquebatur autem per subjectam creaturam cis. Et absconderunt se a facie Dei in medio lignorum. Vocavitque Dominus virum, scilicet, cui dederat praeceptum, et increpando, non ignorando, ait: Adam, ubi es? quasi dicat: Vide in qua miseria es. Qui ait: Abscondi me, quia nudus eram. Stulta responsio, quasi displiceret nudus, qui talis fuerat factus. Et ait Dominus. Quis hoc indicavit tibi, nisi quod de ligno comedisti? Ille vero non humiliter confitens, sed peccatum in uxorem retorquens, imo in ipsum mulieris datorem, ait: Mulier quam dedisti mihi sociam, dedit mihi de ligno, et comedi. Et ad mulierem ait: Quare hoc fecisti ?Nec ipsa se accusavit, sed obliquavit peccatum in serpentem, tacite vero in Auctorem serpentis. Serpens vero non interrogatur, quia per se hoc non fecerat, sed diabolus per eum. Et maledicens eis, incepit a serpente, ordinem servans, et congruum maledictionum numerum.

Serpens enim; et prius et plus peccavit, quia in tribus; mulier post, et minus eo, sed plus viro, quia in duobus; homo postremo, et minus, quia in uno. Serpens invidit, mentitus est, decepit. His tribus redditae sunt tres maledictiones. Quia invidit hominis excellentiae, dictum est ei: Super pectus tuum gradieris. Quia mentitus est, punitus est in ore: unde: Terram comedes omnibus diebus vitae tuae, imo abstulit ei vocem, et posuit ei venenum in ore. Quia decepit, accepit hoc: Inimicitias ponam inter te et mulierem. Hinc innuitur quod Eva poenituit: Ipsa conteret caput tuum, quod naturaliter servat serpens, quasi sedem vitae. Et tu insidiaberis calcaneo illius maxime. Et sicut naturale odium est inter equos et griphes, lupos et canes, sic inter hominem et serpentem. Sicut enim venenum serpentis hominem, sic sputum hominis jejuni perimit serpentem. Et quia adhuc nudi erant, serpens modo hominem timet nudum, et fugit, et in vestitum insilit. In duobus peccavit mulier, superbivit, et vetitum comedit. Quia superbivit, humiliavit eam dicens: Sub potestate viri eris violenta, ut etiam vulneribus te affligat in defloratione. Nunc quidem subdita est viro condicione, et timore, cui prius subjecta fuerat, sed amore. Et quia in fructu peccavit, in fructu suo punita est. Unde dictum est ei: In dolore paries. Quod dictum est ei in dolore, maledictio est, sed paries, benedictio est. Maledicta enim est sterilis (Exod. XXIII). Et ita in puniendo non est oblitus, misereri Deus, quod etiam in aliis maledictionibus hominum notandum est. »

Je reste perplexe sur lien entre le suc des feuilles de figuier et le prurit de la volupté (comme origine de la libido?).

On peut aussi se demander pourquoi le serpent est puni alors que le diable a usurpé son identité.

Le sort d'Ève est également sévère.

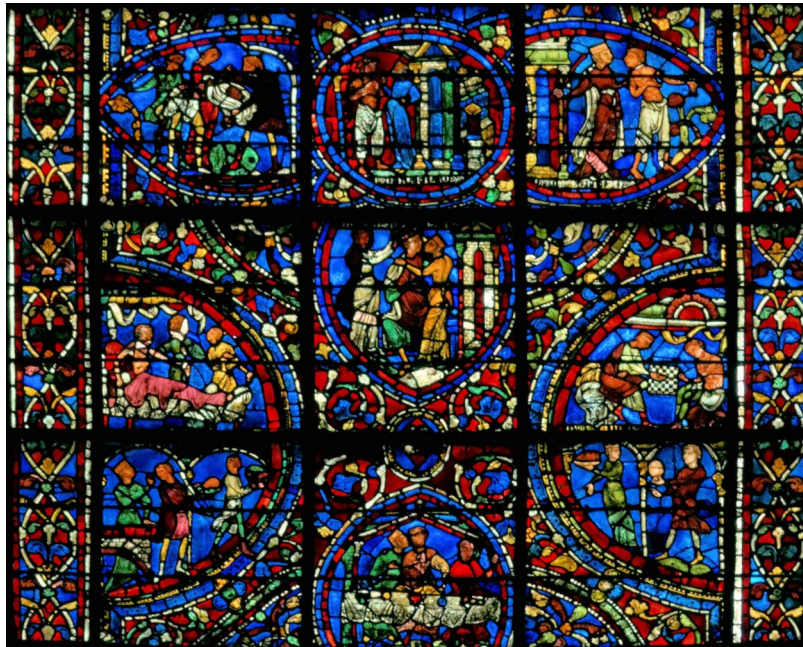
Elle a péché par orgueil et sera donc punie sur ce plan puisque destinée à être humiliée (ou rendue humble) par l'homme: la défloration sera une blessure pour elle et elle sera soumise à l'homme non pas du fait de la force mais de l'amour (formule qui n'existe pas dans la Vulgate mais apparaît de nouveau dans la traduction œcuménique de la Bible).

Puisqu'elle a pêché du fait d'un fruit, l'accouchement se fera pour elle dans la douleur.

Mais la fécondité sera pour elle un bonheur alors que la stérilité sera une malédiction.

Nous avons sélectionné, parmi les nombreuses représentations de la femme-serpent, celle qui porte un touret. On pourrait croire dans un premier temps qu'il s'agit d'un attribut « d'une dame du temps jadis ». En fait, l'image dénonce ici la coquetterie féminine.

La baie 35 de la cathédrale de Chartres, celle du fils prodigue, comporte beaucoup de scènes où le fils prodigue dilapide son héritage avec des filles de joie et celles-ci portent également des tourets.



Nous rappelons aussi le tableau d'Hugo Van des Goes ci-dessus à droite qui illustre le fait que les textes servaient, certes à des œuvres graphiques mais aussi de modèles pour des personnages dans des œuvres dramatiques (Théâtre des mystères).

La Tentatrice ailée de Chavanges et de Ceffonds

Nous avons trouvé l'origine du serpent-tentateur à tête de femme.
Il reste à savoir ce qui a conduit à la représentation d'un serpent tentateur ailé.
Ces ailes s'apparentent à des ailes de chauve-souris ou de dragon.

A ma connaissance, il n'existe plus de texte qui permettrait de connaître le programme iconographique qui a conduit à cette réalisation. J'en suis réduit à des conjectures plus ou moins plausibles et me référerai surtout à l'ouvrage de Françoise Clier-Colombani « La fée Mélusine au Moyen-âge ».

Commençons donc par la fée Mélusine en rappelant d'emblée avec Jacques le Goff que la fée a trait au « fatum », le destin ou la fatalité selon la façon de l'aborder.

Son histoire est immortalisée en prose par Jean d'Arras, dans son roman La Noble Histoire de Lusignan qu'il offrit le 7 août 1393 à Jean de Berry, frère du roi. Vers 1401, la légende est à nouveau contée, en vers cette fois, par Couldrette, dans son Roman de Mélusine qu'il écrivit pour Jean Larchevêque, sire de Parthenay.

L'histoire commence une génération avant la naissance de Mélusine.

Au royaume d'Albanie, ancêtre du comté d'Albany en Écosse, le roi Elinas chassait dans la forêt et rencontra, près d'une fontaine, une magnifique jeune femme qu'il salua bien humblement. À son souhait de la prendre pour épouse, celle-ci accepta en lui demandant de jurer à ne jamais chercher à la voir au temps de ses couches. La fée Persine (ou Presine) épousa Elinas et ils eurent trois filles, toutes aussi belles que leur mère. L'aînée s'appelait Mélusine, la deuxième Mélior et la dernière Palestine. Mataquas, fils du premier lit d'Elinas, jaloux du bonheur de sa belle-mère, poussa son père dans la chambre où Persine baignait ses filles. Celle-ci s'exila avec ses trois filles au sud, sur l'île magique d'Avalon, où elles montaient chaque matin sur la colline d'Elénos, la montagne fleurie, d'où elles pouvaient apercevoir la lointaine Albanie. La fée Persine leur dit qu'elles y étaient nées et que la fausseté de leur père les avait réduites à une misère sans fin. Chaque fois elle répétait son malheur, si bien que Mélusine poussa ses sœurs à enfermer leur père en la merveilleuse montagne de Northumberland, appelée Brumberio, d'où il ne sortirait plus jamais.

Leur mère (qui aimait encore son mari) s'en montra fort courroucée, et condamna Mélusine à devenir serpent au-dessous du nombril chaque samedi. Si toutefois elle trouvait un homme qui veuille l'épouser, à la condition de ne jamais la voir le samedi, elle vivrait le cours naturel d'une vie de femme et mourrait naturellement, enfantant une très noble et très grande lignée qui accomplirait de belles et hautes prouesses. Mais si jamais elle se séparait de son mari, elle retournerait, sans fin, au tourment d'auparavant.

Mélior fut condamnée à garder un épervier merveilleux dans un château en Arménie.

Quant à Palestine, elle fut enfermée, avec un lutin, dans le mont Canigou et dut garder le trésor de son père jusqu'à ce qu'un preux chevalier la délivrât.

Il s'agit d'une belle illustration de l'oedipe chez la fille mais l'histoire continue.

Mélusine erre dans les forêts et les bocages, puis traverse l'Atlantique et arrive en Poitou. Raymond ou Raymondin (en poitevin) de Lusignan, neveu du comte Aymar de Poitiers et fils du comte de Forez, tue accidentellement son oncle en forçant un sanglier féroce. Aveuglé par la douleur et pourchassé pour meurtre, il chevauche dans la forêt de Coulombiers en Poitou (aujourd'hui située dans le département de la Vienne (département)) et, à minuit, rencontre à la fontaine de Soif (ou « fontaine faée », ou « font-de-Cé », ou « Soif-Jolie », ou « font-de-Sef ») trois femmes dont Mélusine.

Elle le reconforte et lui propose de l'aider, de le faire innocenter, et de faire de lui un très puissant seigneur, à condition de l'épouser. De plus, elle lui fait jurer de ne jamais chercher à la voir le samedi. En gage, elle lui offre deux verges d'or qui « ont moult grande vertu ». Heureux, ils s'épousent en grande noblesse et font des Lusignan l'une des plus grandes familles de France. Elle enfante 10 fils, tous beaux et bien bâtis, qui deviennent tous grands et puissants. La noble et glorieuse lignée prédite par Persine est ainsi fondée.

Mais ces 10 fils ont chacun un défaut physique, par exemple un seul œil, une défense de sanglier, un œil rouge et un autre vert etc...

Comme il lui avait promis, Raymondin ne la vit jamais le samedi, mais son frère, le comte de Forez, jaloux de la puissance de son cadet, médit, alors, que sa femme fornique avec un autre tous les samedis. À ces mots, Raymondin est furieux et se précipite à la porte interdite, regardant par la serrure la pièce, en s'aidant d'une dague grâce à laquelle il réussit à percer un petit trou.

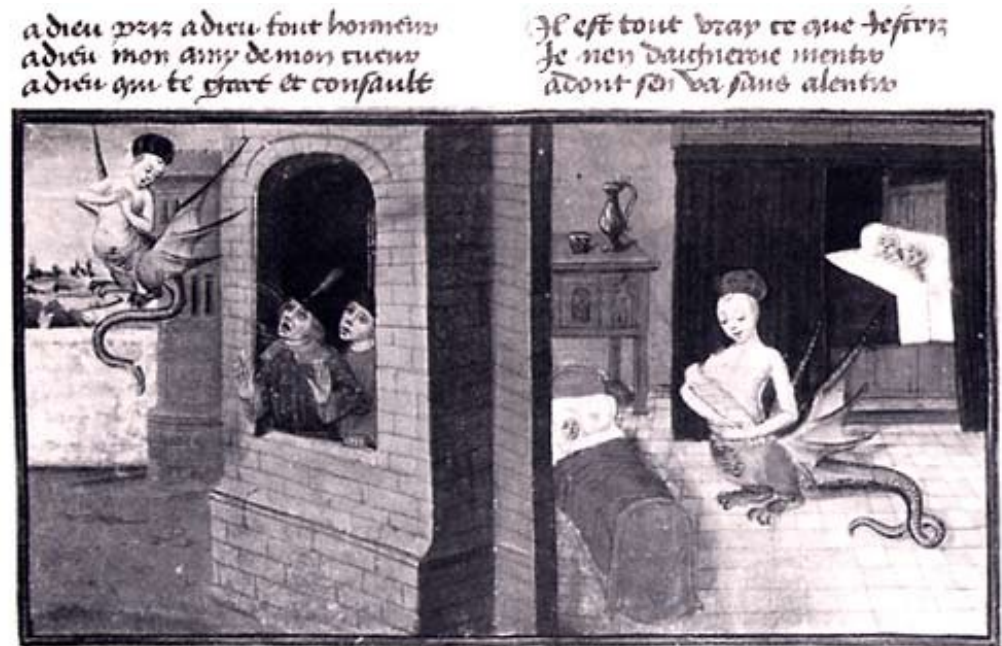
Il voit sa femme dans une cuve de 15 pieds de tour, en haut du nombril femme se peignant les cheveux, en dessous du nombril serpent.

À partir de là, deux versions existent. Dans l'une, Raymondin s'exclame : « Je viens mon amour de vous trahir à cause de la fourbe exhortation de mon frère », ou bien il ne dit rien et tente de garder le secret de sa trahison. Mais un jour, que son fils Geoffroy est accusé d'avoir détruit l'abbaye de Maillezais et d'avoir tué son frère Fromont par accident, Raymondin s'emporte en jetant la responsabilité du comportement étrange de son fils sur Mélusine. Il la traite en public de « Très fausse serpente... ».

Ces deux versions ont la même fin : Mélusine se jette alors par une fenêtre aussi légèrement que si elle avait eu des ailes en poussant un cri de désespoir. Jean d'Arras précise que parfois, la nuit, elle vient caresser ses enfants devant les nourrices qui n'osent rien dire. C'est elle qui annonce la mort de Raymondin, devenu ermite à Montserrat (par culpabilité, d'avoir fauté avec une fée ou d'avoir trahi son serment).

En réponse à la prophétie de Persine, la fée serpent se montre et se lamente à chaque fois que les biens des Lusignan changent de propriétaires ou qu'un membre de cette maison va mourir.

Les figurations de Mélusine, la bâtisseuse, sont multiples mais elle a toujours une queue de serpent et des ailes de dragon ce qui la rend semblable à notre tentatrice.



Cette merveilleuse histoire d'amour de Mélusine et de Raymondin est une histoire profane mais ce mot a-t-il vraiment un sens au Moyen-âge?

Mélusine est porteuse d'un péché originel (sa faute par rapport à son père) et on peut lire son bain du samedi comme une tentative répétée de baptême pour effacer son péché.

Elle s'inscrit également, par cet acte périodique, dans la loi du Pentateuque avec ses prescriptions quant aux menstrues.

Elle essaie aussi de faire oublier ses origines en construisant (même par des moyens de fée) des églises.

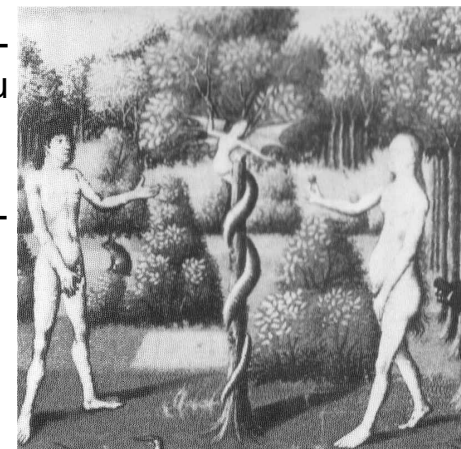
Mais elle va être rattrapée par sa propre fatalité.

Au passage, il est difficile de ne pas remarquer le comportement voyeur de Raimondin qui voit une queue (de serpent) fétiche qui lui évite d'être confronté à l'absence de pénis chez Mélusine.

Il est donc possible que l'histoire de Mélusine ait inspiré le vitrail de Chavanges et de Ceffonds centré sur le Péché originel et sa Rédemption.



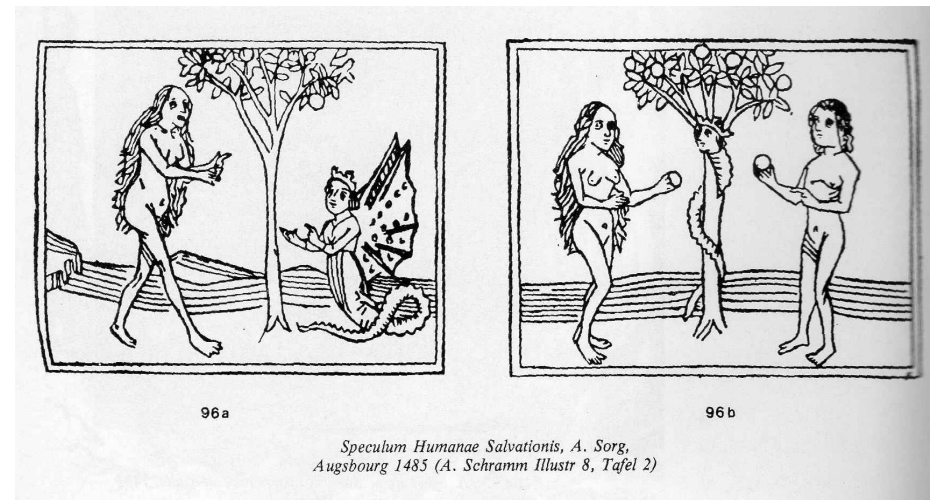
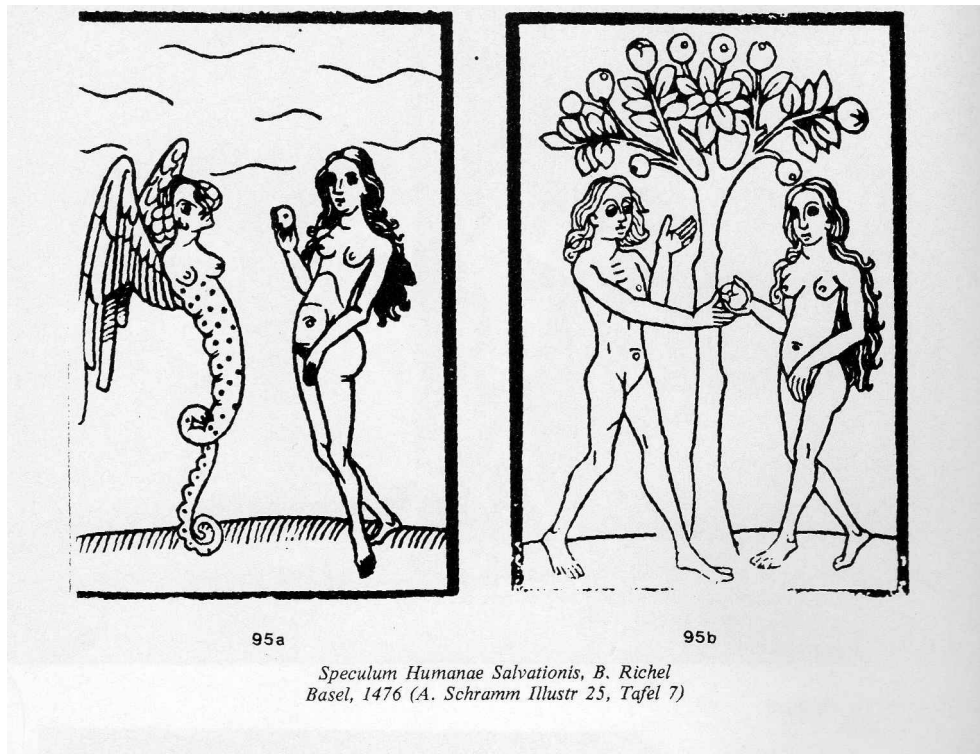
Les exemples de tentatrice ailée ne sont pas si nombreux dans la France de la fin du XV^{ème} siècle et du début du XVI^{ème}. On en trouve:
Une dans « la Vie de Nostre-Dame » dédiée à Louise de Savoie au début du XVI^{ème} siècle (à gauche)
et une autre, selon Françoise Clier-Colombani, dans la « Cité de Dieu » vers 1473



93 *Manuscrit de la Cité de Dieu : le péché originel.*
Enluminure de François, fils de Jean Fouquet, vers 1473,
ms Bibl. Nat. Paris

La seconde source possible de notre tentatrice ailée pourrait être Lilith dont nous avons déjà raconté l'histoire: en effet, une légende d'origine juive et tardive (vers la fin du Moyen-âge) fait de Lilith la rivale d'Ève ce qui pourrait expliquer sa présence dans la scène de la Tentation. Cette légende a circulé en milieu rhénan à une époque où, contrairement au royaume de France, les relations étaient apaisées entre les juifs et les chrétiens et où des échanges existaient. Nous avons vu, avec Dürer, que les gravures circulaient et on ne peut pas exclure qu'elles aient inspiré les artistes de Chavanges.

Les 2 reproductions issues de l'ouvrage de Françoise Clier-Colombani illustrent cette hypothèse.



La dernière hypothèse que je tiens pour la plus probable se trouve dans l'église même de Chavanges.

En effet, le vitrail de l'Apocalypse, remarquablement beau et détaillé, ne figure pas la scène extraite du chapitre 12 pourtant figurée par Albrecht Dürer.

«Puis il parut dans le ciel un grand signe: une femme revêtue du soleil, la lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles sur sa tête. Elle était enceinte, et elle criait, dans le travail et les douleurs de l'enfantement. Un autre signe parut encore dans le ciel: tout à coup on vit un grand dragon rouge ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes, sept diadèmes; de sa queue, il entraînait le tiers des étoiles du ciel, et il les jeta sur la terre. Puis le dragon se dressa devant la femme qui allait enfanter afin de dévorer son enfant, dès qu'elle l'aurait mis au monde. Or, elle donna au jour à un enfant mâle, qui doit gouverner toutes les nations avec un sceptre de fer; et son enfant fût enlevé auprès de Dieu et auprès de son trône, et la femme s'enfuit au désert, où Dieu lui avait préparé une retraite, afin qu'elle y fût nourrie pendant mille deux cent soixante jours. »



Or, cette rencontre entre la femme et le dragon est présente sur plusieurs vitraux de l'Apocalypse réalisée par l'école troyenne, de gauche à droite à Chaource, à Grandville, à Saint-Florentin (et à l'église Saint-Nizier à Troyes non représenté).



La Tentatrice ailée serait ainsi une référence au dragon de l'Apocalypse.

Nous avons écrit plus haut que les vitraux de Chavanges et de Ceffonds sont des vitraux de femme dans la mesure où le Christ n'y est que peu évoqué.

La référence à l'Annonciation, à notre avis, peut être lue autrement que comme une annonce de la venue du Christ. En effet, elle dénonce un autre défaut d'Ève qui consiste à avoir répondu au diable-tentateur alors que la Vierge répond « Qu'il en soit fait selon votre parole! »

Cette lecture renforce notre idée que ce vitrail illustre l'orientation théologique née au XVème siècle qui fait de la Vierge Marie une Co-Rédemptrice au même titre que le Christ.

Cette orientation s'est majorée au XIXème siècle et j'ai été étonné de trouver un vitrail typologique à Notre-Dame du Chêne à Bar-sur-Seine qui met en relation l'acte d'Esther qui préserve son peuple et la Vierge Marie.

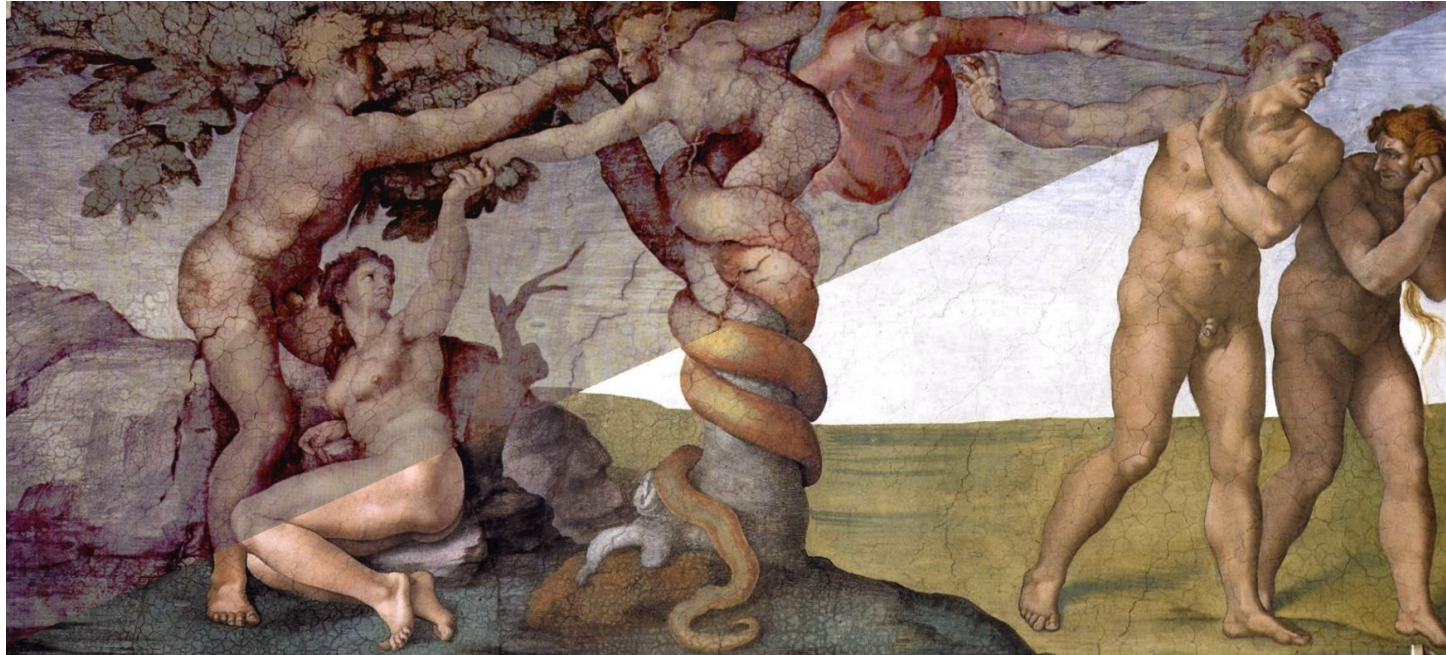
On y voit, la Faute et la Condamnation, Esther et Assuérus à gauche
à droite, Anne et Joachim, la naissance de la Vierge et l'entrée au temple
et au centre la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception
par Pie IX en 1854.

Le concept de Vierge Co-Rédemptrice a été abandonné après le Concile Vatican II



La Tentation à la Chapelle Sixtine au Vatican

Cette fresque figure aussi une scène de la Tentation avec un serpent à corps et tête de femme. Le visiteur ne s'en étonne guère.



Un examen attentif de la fresque et la lecture de l'article de Jane Schuyler peuvent faire suivre la piste d'une interprétation cabalistique de cette scène.

Sur le plan historique, Michel-Ange a fréquenté, à la cour des Médicis, entre 1490 et 1492, Pic de la Mirandole, considéré comme le premier cabaliste chrétien et il aurait pu être informée de la Kabbale.

L'arbre où se situe la scène est un figuier (comme chez Pierre le Mangeur).

La Tentatrice est un serpent mais l'ambiguïté de la peinture peut tout à fait laisser penser qu'il a 2 queues ce qui entrerait dans la tradition juive pour qui le serpent, avant la Condamnation, disposait de 2 membres.

La chevelure d'Adam et de la tête féminine du serpent sont de couleur blonde alors qu'Ève est brune. Ce détail entre dans la tradition de la Mishna et du Zohar pour montrer que ces personnages sont issus de la même lignée; ici cela indiquerait que l'on a affaire à Adam et à Lilith qui proviennent de la même terre.

La femme-serpent transmet le fruit (qui n'est pas une pomme mais une figue que l'on distingue mal) à Ève: cette transmission se fait de la main gauche qui est, toujours selon la Kabbale, le côté néfaste, maléfique ou diabolique.

L'attitude d'Adam est originale: alors qu'habituellement il est représenté comme un personnage passif ou en train de croquer la pomme, chez Michel-Ange, on le voit tenir une branche avec la main gauche (encore) et dans une moindre mesure, la même branche avec la main droite.

Du coup, l'attitude d'Adam peut être interprétée comme une tentative d'arracher cette branche: selon la Kabbale, Dieu serait représenté dans sa Perfection dans l'Arbre de Vie (et aussi l'Arbre de la Connaissance) avec dix branches (les Sephiroth) et Adam arrache une branche à l'Arbre. Il devient ainsi l'auteur de la Faute en entamant la perfection divine.

Cette lecture cabalistique de la scène m'apparaît difficilement discutable en même temps que le génie de Michel-Ange en autorise la lecture chrétienne.

Une autre représentation souvent évoquée à propos de **Lilith** se trouve sur le portail nord de la façade occidentale de **Notre-Dame de Paris**.



Le personnage situé entre Adam et Ève est indubitablement féminin et est doté de serres (d'oiseau ou de reptile). Cet ensemble est une création d'Eugène Viollet-le-Duc puisque la façade occidentale avait été ravagée par la Révolution et que les documents pour la décrire étaient rares sinon inexistants. L'immense culture de Viollet-le-Duc et son « culot » pourraient donner à penser qu'il a introduit, ici, le personnage de Lilith cher aux romantiques. Cependant, je remarque qu'il a également restauré la cathédrale Notre-Dame d'Amiens (ci-dessus à droite) où figure une des premiers serpents à tête de femme tout à fait dans la tradition de Pierre le Mangeur. Il est donc également possible qu'il ait simplement modernisé, à Paris, la figure de ce serpent à tête de femme du XIII^{ème} siècle qu'il connaissait à Amiens.

Conclusion provisoire

Nous nous sommes attachés à retrouver les textes qui pourraient éclairer l'iconographie de cette scène de la Tentation au cours du Moyen-âge. Ces textes, surtout ceux de Pierre le Mangeur, sont peu traduits et donc mal connus (même par les habitants de Troyes). Ils ont été gommés par le retour aux textes de Luther, puis de la Réforme catholique et du concile de Trente.

D'autres textes, psychanalytiques ceux-là, ont mis à jour que ce qui serait à l'origine de l'Humanité façonne la vie de tout un chacun: il existe un temps béni, mythique, oublié (parce que refoulé) où le petit d'homme, ignorant de la différence sexuelle, évolue dans la grâce comme « un pervers polymorphe » (selon le mot de Freud) avant que la découverte, traumatisante ou décevante, de cette différence sexuelle ne le fasse entrer dans l'oedipe avec les bonheurs et les vicissitudes que l'on sait.

Le petit d'homme, avec la richesse et la calamité babéliennes du langage, y découvre à côté du symbole qui unit le diable qui sépare, l'un étant le pendant de l'autre.

Et ce sont mes origines alsaciennes qui me rappellent la double face du Tentateur sur le portail des Vierges Folles et des Vierges Sages de la façade occidentale de Notre-Dame de Strasbourg.



Denis Krieger le 28 août 2016